Document généré le 13 août 2025 11:54

Sociologie et sociétés

Les stratégies familiales des francopnones de la Nouvelle-Angleterre. Persperctive diachronique
Family Stategies of New England Francophones: a Diachronic Perspective

Sylvie BEAUDREAU et Yves FRENETTE

Volume 26, numéro 1, printemps 1994

Les francophonies nord-américaines

URI : https://id.erudit.org/iderudit/001030ar
DOI : https://doi.org/10.7202/001030ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)
1492-1375 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

BEAUDREAU, S. & FRENETTE, Y. (1994). Les stratégies familiales des francopnones de la Nouvelle-Angleterre. Persperctive diachronique. *Sociologie et sociétés*, *26*(1), 167–178. https://doi.org/10.7202/001030ar

Résumé de l'article

Dans cet article, nous examinons l'évolution des stratégies familiales des francophones de la Nouvelle-Angleterre dans la longue durée. En prenant la communauté de Lewiston comme étude de cas, nous nous penchons sur trois périodes : celle de lia migration de masse, caractérisée par la primauté de la famille comme unité socio-économique; celle de l'implantation ethnique, qui voit les stratégies se modifier, sous l'impact de facteurs matériels et idéologiques. Apparaît alors uni; démarcation entre les stratégies des Canadiens français originaires du Québec et celles des Franco-Américains nés aux États-Unis; la période d'acculturation rapide, où la relation famille-individu devient inversée, les stratégies visant désormais le bien-être de l'individu. Toutefois, la famille continue d'être l'agent de socialisation de base, une fonction qui inclut parfois la transmission de l'ethnicité franco-américaine.

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

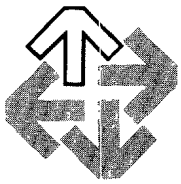
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Sociologie et sociétés, vol. XXVI, n° 1, printemps 1994, p. 167-178

Les stratégies familiales des francophones de la Nouvelle-Angleterre. Perspective diachronique[1]



SYLVIE BEAUDREAU et YVES FRENETTE

S'il est un sujet qui a retenu l'attention des sociologues du Canada français, c'est bien celui de la famille. En effet, dès les débuts de la sociologie québécoise, Gérin (1948) et ses successeurs, notamment Miner (1939), furent fascinés par la structure de la famille paysanne et par sa centralité dans la société rurale. Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, quand s'accéléra ce que, faute de meilleur terme, nous appellerons la modernisation du Québec, le sujet n'en perdit pas moins de sa pertinence. Il devenait urgent d'évaluer la malléabilité et l'« adaptabilité » de la famille dite traditionnelle en période de mutations sociales. En termes simples, on se demandait si les structures, fonctions et fonctionnement de la famille québécoise survivraient au monde urbain et moderne (Hughes, 1945; Lamontagne, 1947; Garigue, 1970; Rioux, 1961; Tremblay, 1964; G. Fortin, 1971). C'est aussi dans cette problématique d'« adaptabilité » de l'institution familiale que s'insèrent les travaux plus récents de A. Fortin (1987) et de Delage (1987).

Les historiens ont mis plus de temps à s'intéresser à la famille. Longtemps prisonnière du national, la communauté historienne québécoise connut sa Révolution tranquille en s'attaquant aux « grandes » questions économiques et sociales, que ce fût l'étude des structures économiques de la Nouvelle-France ou celle de l'industrialisation, de l'urbanisation et de la colonisation (Blain, 1972, 1974, 1976; Savard, 1974; Gagnon, 1978, 1985; Ouellet, 1985; Bouchard, 1991). Il faut attendre la deuxième moitié des années 1970 pour que se profilent des recherches sur la famille. Au confluent des cultures scientifiques anglo-saxonne et française, quelques historiens du monde rural entreprirent alors des recherches qui redonnaient à la famille, particulièrement à son processus de reproduction sociale, une place centrale (Desjardins, 1980; Bouchard, 1981, 1986, 1987a, 1987b; Greer, 1985; Mathieu, 1987; Dépatie, 1990). Parallèlement était appliqué au monde urbain le concept d'économie familiale (Cuthbert Brandt, 1981; Bradbury, 1993), lui aussi implicite dans les enquêtes des pères de la sociologie québécoise. De tous ces travaux, émerge le portrait de familles pensantes et

1. Cet article a été rédigé dans le cadre d'un programme de recherche intitulé « Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1800-1990 », subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. Il a bénéficié des conseils de Mary Elizabeth Aubé de l'Université de Toronto, de Bettina Bradbury du Collège Universitaire Glendon, d'Yves Roby de l'université Laval et de deux évaluateurs anonymes.

agissantes qui, face à des contraintes très fortes, établissaient des stratégies de subsistance et de reproduction.

L'avancement des connaissances sur la famille a aussi fait des pas de géant chez les francophones de la Nouvelle-Angleterre[2], pour lesquels nous avons l'étude magistrale d'Hareven (1982) sur le rapport entre le temps familial et le temps industriel à Manchester, au New Hampshire; les articles d'Early (1977, 1982) sur l'économie familiale des Canadiens français de Lowell, au Massachusetts, vers 1870; la monographie de Lamphere (1987) sur les immigrantes de Central Falls, au Rhode Island; l'enquête de French (1976) sur la famille dite traditionnelle; les articles de Langelier (1982) et de Woolfson (1983) sur la famille contemporaine. Ces travaux sont utiles et, dans les trois premiers cas, exemplaires. Cependant, ils sont plutôt ponctuels, le concept de durée n'y tenant pas une place importante, même chez Hareven, qui traite pourtant d'un siècle d'histoire des travailleurs de la compagnie Amoskeag.

C'est cette perspective de la longue durée que nous désirons développer ici. Nous nous demandons dans quelle mesure les stratégies familiales ont évolué et quels sont les facteurs qui expliquent cette évolution, depuis l'époque des premières migrations jusqu'à la période contemporaine. Notre analyse est divisée en trois périodes : celle de la migration de masse ou d'établissement d'une communauté; la période d'implantation ethnique, au lendemain du premier conflit mondial, période caractérisée par la coexistence de la génération originaire du Québec et de celle née aux États-Unis; la période récente d'acculturation rapide et de mutation des stratégies, où la famille devient subordonnée à l'individu, bien qu'elle continue parfois à agir comme agent de transmission ethnique. Par ailleurs, comme Bradbury, Hareven, Early et de nombreux autres chercheurs, c'est par le biais d'une analyse locale que nous abordons notre sujet. À notre avis, c'est là le seul moyen de saisir un tant soit peu la richesse et la complexité des stratégies familiales sur plus de cent ans. Nous avons choisi d'examiner la communauté francophone de Lewiston, au Maine, bien connue de Frenette (1986, 1988a, 1988b, 1989).

Les deux premières sections de l'article reposent sur des sources quantitatives, notamment les fiches manuscrites des recensements fédéraux de la population. Nous comparons les stratégies familiales en 1880 et en 1920, dernière date à laquelle nous avons accès aux recensements manuscrits. Pour l'époque récente, nous avons utilisé les méthodes de l'observation participante et de l'entrevue orale. Dans le premier cas, Frenette a effectué deux séjours à Lewiston entre janvier 1982 et mai 1983, ainsi qu'en juin-juillet 1984. Il résidait dans un quartier ouvrier qui comptait des personnes âgées francophones et de jeunes Franco-Américains anglophones. Il a été aussi en étroit contact avec des familles et individus de la classe moyenne. Pour sa part, Beaudreau a réalisé quinze entrevues entre le 1er et le 15 avril 1993 : huit femmes et sept hommes âgés de 25 à 80 ans et qui appartiennent à tous les milieux. Certains sont unilingues anglophones, mais la plupart sont bilingues, ce qui reflète la réalité lewistonaise. Nous avons eu également accès aux riches entrevues qu'une collègue franco-américaine a effectuées avec des membres de sa parenté entre 1980 et 1991. Nous avons respecté son désir d'anonymat en désignant sa famille du nom de « A. ».

1880 : FAMILLE, MIGRATION ET ÉCONOMIE

En 1878, au moment de partir pour le Maine, Michel Janelle et Adélaïde Marcotte vendirent leur ferme de Wotton, dans les Cantons de l'Est. Sachant qu'il avaient l'intention de revenir, le notaire conseilla à Michel d'acquérir un terrain au village, lui indiquant cependant qu'un ou deux parmi ses onze enfants refuseraient peut-être de rentrer au Québec. « Si j'en laisse seulement un, répondit Michel, j'aurai fait mon voyage. » (Franco-American

2. Dans la deuxième section de cet article, nous comparons les individus originaires du Québec (Canadiens français) et ceux nés aux États-Unis (Franco-Américains). Il nous fallait donc un terme qui englobe ces deux groupes. Nous sommes toutefois conscients que le terme « francophone » peut être trompeur, puisqu'une partie des sujets de notre étude ne parlent pas français.

Heritage Collection, 1978). Le comportement des Janelle était ancré dans des pratiques qui avaient débuté lors du peuplement de la Nouvelle-France et qui continuaient de génération en génération. Les parents accaparaient des terres pour établir leurs enfants à proximité et, lors des migrations à distance, la mobilité géographique familiale servait de police d'assurance, la parenté s'établissant sur des lots voisins et s'entraidant (Courville, 1983, pp. 417-429; 1989, pp. 7-8; Greer, 1985, pp. 15-16, 31-34, 85-88; Saint-Hilaire, 1988, p. 19). Ainsi, les parents de Michel et d'Adélaïde avaient respectivement laissé les vieilles paroisses riveraines de la Baie-du-Febvre et de Deschambault pour les forêts de Wotton, espérant que leur progéniture puisse s'y bâtir un avenir stable. À leur tour, Michel et Adélaïde répétaient le processus (Archives nationales du Québec, *Recensement manuscrit de la population du Canada*, 1825, 1831; Bellemarre, 1911, pp. 473, 556).

Une étude de 52 familles que nous avons suivies de Wotton à0* Lewiston révèle que, comme l'a souligné Ramirez (1991, pp. 78-81), la décision de s'installer dans un lieu de colonisation, puis de le quitter pour la Nouvelle-Angleterre, était liée au cycle familial. Dans deux tiers des cas, les *immigrants* à Wotton étaient dans le groupe d'âge des 20-40, alors qu'ils étaient dans la quarantaine et la cinquantaine lorsqu'ils *émigrèrent* aux États-Unis. Les couples *immigrant* à Wotton venaient d'être formés et n'avaient pas d'enfants. Quand ils en avaient, ceux-ci n'étaient pas nombreux et étaient très jeunes. On partait de Wotton au moment où la famille croissait et quand les enfants étaient d'âge à entrer dans les filatures de coton et à contribuer à l'économie familiale[3]. Ainsi, quand Michel et Adélaïde partirent pour le Maine, six de leurs enfants étaient assez vieux pour travailler et un autre était sur le point de l'être. Quatre de leurs enfants seraient dépendants pendant plusieurs années.

L'exemple des Janelle illustre les processus stratégiques des familles canadiennes-françaises de Lewiston : sur un arrière-plan de pratiques séculaires se greffèrent des stratégies ayant trait aux spécificités des centres textiles de la Nouvelle-Angleterre, plus particulièrement au marché de l'emploi. Ainsi, le travail salarié des enfants, qu'on retrouvait dans d'autres environnements ruraux et urbains, prit une grande importance dans les manufactures de coton, qui ont pour politique d'embaucher des enfants et des adolescents. En 1880, un peu plus de la moitié des 650 maisonnées canadiennes-françaises de Lewiston avaient au moins un enfant qui travaillait à l'extérieur de la maison et 72 % des individus âgés de dix à seize ans participaient à l'économie familiale[4]. En fait, au lendemain de la guerre de Sécession, les grandes entreprises textiles de la Nouvelle-Angleterre favorisaient systématiquement les jeunes des deux sexes au détriment des hommes âgés de plus de trente ans, qui n'apparaissaient pas aussi productifs et qui, croyait-on, ne constituaient pas une main-d'œuvre aussi bon marché et docile que les femmes et les enfants. En outre, la première génération de Canadiens français d'âge mûr dans les centres textiles de la Nouvelle-Angleterre étaient habitués à la vie au grand air et refusaient parfois l'embrigadement industriel. Vingt-six pour cent seulement des chefs de famille étaient employés dans les usines. Relégués au travail journalier, les hommes mariés connaissaient le chômage et l'insécurité. En 1879-1980, 53 % des journaliers canadiens-français, pour la plupart des chefs de famille, furent en chômage en moyenne 6,6 mois. Comme au Canada français, plus peut-être, l'idéal de l'homme pourvoyeur ne pouvait se réaliser en Nouvelle-Angleterre. On ne faisait des économies qu'au moment où les enfants étaient assez vieux pour travailler, mais n'avaient pas encore quitté le nid. Si le père et deux enfants travaillaient, on pouvait se payer de la viande le dimanche et même des articles dits de luxe, tels un tapis dans le salon ou une machine à coudre (Early, 1977, p. 190). Comme le soulignait un contemporain, le jésuite Édouard Hamon : « Une famille nombreuse est [...] un capital qui fructifie merveilleusement aux États [...] » (1891, p. 16.)

---

3. Pour ne pas alourdir inutilement l'article, nous avons réduit au minimum le nombre de tableaux et la description des données quantitatives. Les compilations sont disponibles chez les auteurs.

4. À moins d'avis contraire, les chiffres présentés dans cet article ont été établis à partir des fiches manuscrites des recensements fédéraux de la population de Lewiston.

Cette marginalisation de la fonction économique d'une grande proportion d'hommes et les politiques d'embauche des entreprises textiles, expliquent sans doute pourquoi 12 % des épouses canadiennes-françaises travaillaient à l'extérieur du foyer, un pourcentage plus élevé qu'à Montréal à la même époque (Bradbury, 1993, pp. 169-175). Ces variations ne doivent toutefois pas nous faire perdre de vue qu'aux deux endroits, nous sommes en présence du même conditionnement socioculturel : la place de la femme mariée était à la maison. Le mariage représentait une césure dramatique à cet égard, puisque 91 % des femmes célibataires de dix-sept ans et plus étaient salariées. La Canadienne française ne retournait sur le marché du travail qu'en cas d'absolue nécessité, et encore. Même les maris chômeurs acceptaient difficilement que leur femme travaille (Baillargeon, 1991, pp. 138-146).

Bien sûr, pour la majorité des mères de familles, il était très difficile de travailler à l'extérieur, en même temps que de voir aux tâches du foyer, dont elles avaient la responsibilité première, sinon unique. À cet égard, il est significatif que les maisonnées des ouvrières (c'est-à-dire qui travaillaient à l'extérieur) mères de famille ou épouses de chef de famille comptaient 4,32 individus, alors que la moyenne était de 6,97. Celles qui restaient au foyer avaient plus d'enfants et prenaient des pensionnaires. Elles s'adonnaient à des tâches rémunérées qu'elles pouvaient effectuer à la maison, tel le gardiennage, la lessive, la préparation de repas pour les ouvriers des « factries ». Ces travaux étaient mieux acceptés des hommes (Roby, 1990, p. 76).

Quant aux pensionnaires, ils sont présents dans le tiers des foyers (tableau 1). En plus de représenter un apport économique non négligeable, ils font partie d'un système de solidarités transplantées du monde rural québécois dans la ville industrielle. Dans bon nombre de cas, ils proviennent de la même localité que le chef de famille ou sont les compagnons et compagnes de travail d'un de ses enfants. Le même mélange de considérations matérielles et socioculturelles incite des parents à résider sous le même toit. En période d'immigration massive[5], les 91 foyers multiples avec parenté sont constitués des nouveaux venus qui s'accommodent en partageant temporairement le logement de parents déjà établis ou dans la même situation qu'eux. Par ailleurs, dans le cas des ménages élargis, il s'agit surtout de jeunes mariés qui résident avec les parents d'un des conjoints et de veufs et veuves qui vivent avec un enfant marié. Toutefois, ces deux derniers types de maisonnée sont l'exception. Ou les ménages sont nucléaires (48 %), ou ils sont augmentés d'individus non apparentés[6]. Les grands-parents, oncles, tantes, cousins et cousines ne partagent pas habituellement un logement, mais ils sont voisins de palier ou habitent à quelques coins de rue, toujours disponibles en cas de besoin. Comme l'écrit Tamara Hareven (1982, p. 166); « le modèle dominant était celui de familles nucléaires qui maintenaient leurs frontières, mais qui étaient engagées dans un soutien mutuel avec des parents à l'extérieur de la maisonnée . (C'est nous qui traduisons.) C'était particulièrement vrai à la manufacture, où les réseaux de parenté faisaient office d'agence de placement. Comme l'embauche était la responsabilité des contremaîtres, des familles et des clans familiaux se retrouvaient dans la même salle, travaillant côte à côte et occupant souvent les mêmes fonctions (Archives de la Bates Fabrics Company, 1879-1980). Cela constituait une sécurité matérielle et émotive dans un système où le procès de production requérait la coopération (Hareven, 1982, pp. 85-101).

---

5. La population canadienne-française de Lewiston et d'Auburn, sa ville jumelle, est de 2054 en 1871, de 3500 en 1878 et de 5010 en 1880.

6. Nous considérons comme ménage nucléaire simpleune unité conjugale composée du mari, de la femme et des enfants. Dans certains cas, le couple n'a pas d'enfant ou l'un des époux est absent, généralement parce que décédé. Les ménages élargis sont composés de deux unités conjugales de générations différentes, ou encore où des petits-enfants sont présents. Les ménages multiples avec parenté sont ceux composés d'au moins deux unités conjugales de la même génération et apparentées, ou d'une unité conjugale et d'un pensionnaire apparenté. Les ménages multiples sans parenté sont ceux formés de deux unités conjugales non apparentées ou d'une unité conjugale et d'un pensionnaire non apparenté. Les ménages de pensionnaires, qui ne nous intéressent pas ici, sont ceux où le ou la chef de famille n'est pas canadien-français.

TABLEAU 1

Structure des maisonnées canadiennes-françaises
de Lewiston, 1880 et 1920

	1880		1920	
	Nombre	%	Nombre	%
Nucléaire	312	47,9	62	52,1
Élargie	56	8,6	10	8,4
Multiple (avec parenté)	91	14	18	15,1
Multiple (sans parenté)	214	32,9	27	22,7
Pension	23	3,5	2	1,7
Total	696	109,9	119	100

SOURCE : *Recensement manuscrit de la population des États-Unis* (1880, 1920).

1920 : FAMILLES CANADIENNES-FRANÇAISES ET FAMILLES FRANCO-AMÉRICAINES

Les stratégies familiales se modifièrent entre 1880 et 1920. Le tableau 1 témoigne d'une légère remontée des ménages nucléaires simples, qui comptent maintenant pour 52 % des maisonnées francophones[7]. Les foyers élargis et multiples avec parenté sont restés stables, alors que les foyers multiples sans parenté ont connu une baisse de 10 %. Le mouvement d'immigration ayant ralenti considérablement et la situation économique des francophones s'étant quelque peu améliorée, l'institution de la pension est moins populaire qu'auparavant.

Le phénomène familial le plus important du début du XX[e] siècle est le déclin du travail des enfants. Vingt-neuf pour cent seulement des maisonnées envoient maintenant un enfant travailler à l'extérieur et, dans le groupe des 10-16 ans, il n'y a que 16 % des individus qui contribuent à l'économie familiale. On se souviendra que le pourcentage était de 72 % quarante ans plus tôt. Plusieurs facteurs expliquent cette évolution. En 1907, le Maine, imitant en cela d'autres États, prohibe le travail des personnes de moins de quatorze ans. Ce n'est pas la première fois que le Maine légifère sur la question, mais la loi de 1907 est plus sévère et mieux appliquée[8]. Autre facteur : une concurrence féroce avec d'autres régions et pays incite les entreprises textiles de la Nouvelle-Angleterre à intensifier le procès de travail. Seuls les enfants les plus forts ont encore une place à la manufacture et beaucoup de parents refusent désormais de faire travailler leur progéniture dans ces conditions (Ramirez, 1991, p. 127). Enfin, comme on vient de le dire, la situation socio-économique des francophones s'est améliorée au début du XX[e] siècle (Roby, 1990, pp. 233-234). À Lewiston, le pourcentage des chefs de famille journaliers passe de 41 % à 19 %. On a moins besoin de la participation des enfants à l'économie familiale. Ce qui explique peut-être en partie pourquoi la taille des familles diminue de 5,6 membres en 1880 à 4,5 en 1920. Pour compenser la perte de revenu suscitée par le retrait des enfants du travail salarié, certaines familles envoient l'épouse à la manufacture : le pourcentage des femmes mariées salariées grimpe à 29 %.

Ces statistiques agrégées camouflent toutefois des différences importantes selon le lieu de naissance des ménages, en d'autres termes entre les immigrants et leurs enfants et petits-enfants nés aux États-Unis. Il ne s'agit pas seulement d'une différenciation fondée sur l'âge,

7. Nous avons procédé par échantillonnage et avons retenu chaque trentième maisonnée francophone apparaissant au recensement manuscrit de 1920, pour un total de 105.

8. La proportion d'enfants sur le marché du travail est sous-estimée, puisque la pratique continuait dans l'illégalité. Naturellement, ce n'est pas le genre d'information qu'on révèle aux recenseurs.

puisque, quoique ralentie à partir du tournant du siècle, l'immigration en provenance du Québec continue jusqu'en 1930.

Pour étudier ce problème, nous avons réparti en trois catégories les maisonnées de notre échantillon : celles ayant à leur tête un couple originaire du Québec[9] (56 %); celles où un des époux est né aux États-Unis (32 %)[10]; celles où les époux sont tous deux nés aux États-Unis (11 %). Les résultats sont les suivants : 31 % des foyers canadiens comptent cinq personnes et plus et le tiers d'entre eux envoient au moins un enfant sur le marché du travail. En tout, 18 % des enfants canadiens contribuent au revenu familial. Dans 18 % des maisonnées, l'épouse travaille à l'extérieur. Dans les foyers mixtes, les pourcentages pour les mêmes rubriques sont de 31 %, 13 %, 16 % et 29 %. Les Franco-Américains se démarquent nettement de ces tendances : les ménages de cinq enfants et plus sont inexistants et aucun ne compte d'enfant salarié; par contre, 60 % des femmes mariées le sont. Même celles qui ont des enfants d'âge préscolaire travaillent à l'extérieur dans une proportion de 30 %, en comparaison de 12 % des Canadiennes.

Comment peut-on expliquer ces réalités? Il faut d'abord préciser que nous sommes en présence de couples qui ont le même âge (43 ans en moyenne chez les Canadiens français et les Francos, 37 ans dans les foyers mixtes) et qui ont des cycles familiaux semblables. Par ailleurs, il n'y a pas non plus de différence majeure dans la structure professionnelle des chefs de famille des trois groupes. Les Canadiens ont en fait un plus haut taux d'emplois qualifiés (42 %) que les Franco-Américains (31 %). À notre avis, c'est au niveau des mentalités qu'il faut chercher la cause de ces comportements différentiels. En grande partie originaires de la campagne, les ménages canadiens proviennent d'un monde où la famille est encore une unité socio-économique qui transcende les aspirations individuelles de ses membres et qui, de ce fait, attache peu de valeur à la scolarisation. D'ailleurs, on peut penser que, dans plusieurs cas, les Canadiens étaient des migrants qui ne concevaient pas leur avenir à Lewiston. Ils essayaient de maximiser les bénéfices de leur séjour dans le centre textile (Frenette, à paraître). Cependant, leurs stratégies n'incluaient pas le travail salarié féminin, toujours perçu par les couples et par leur environnement social de façon très négative.

Nés et élevés à Lewiston ou dans un autre centre industriel, les ménages franco-américains étaient enracinés au sud de la frontière, ce qui se reflétait dans leurs stratégies. Dans une société où les classes moyennes propageaient avec vigueur une idéologie individualiste, dont la scolarisation était un élément-clef, la tentation d'envoyer les enfants à l'école était forte. Pour compenser le manque à gagner, les épouses franco-américaines prirent ou reprirent le chemin de la manufacture. Suite à la Première Guerre mondiale, la société américaine était plus sympathique au travail salarié féminin, une attitude qui eut sans doute des résonances dans la communauté ethnique en voie d'acculturation.

Le tableau 2 montre aussi des variations dans la composition des maisonnées. À première vue, on pourrait interpréter la proportion moins élevée de ménages nucléaires simples dans le groupe franco-américain comme une contradiction, mais en y regardant de près, on voit que cette particularité est due au plus grand pourcentage de ménages franco-américains et multiples avec parenté. Dans les quatre foyers de cette catégorie, on trouve une épouse salariée et des enfants d'âge préscolaire. La famille nucléaire est augmentée d'une grand-mère ou d'une tante qui n'indique pas d'occupation au recenseur. C'est sans doute elle qui prend soin des enfants quand le père et la mère sont au travail.

9. Notre échantillon ne comporte pas d'Acadien ou de francophone canadien hors-Québec.

10. Cette catégorie comprend deux couples interculturels, composés d'un francophone et d'un non-francophone.

TABLEAU 2

La structure des maisonnées francophones de Lewiston, 1920

	Maisonnées canadiennes		Maisonnées mixtes		Maisonnées franco-américaines		Total	
	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%
Nucléaire	34	54,0	22	51,2	6	46,1	62	52,1
Élargie	2	3,2	7	16,3	1	7,7	10	8,4
Multiple (avec parenté)	10	15,9	5	11,6	3	23,1	18	15,1
Multiple (sans parenté)	16	25,4	8	18,6	3	23,1	27	22,7
Pension	1	1,6	1	2,3	0	0	2	1,7
Total	63	100,1	43	100,0	13	100,0	119	100,0

SOURCE : *Recensement manuscrit de la population des États-Unis*, 1920.

Malheureusement, nos sources ne nous permettent pas plus de précision. Tout au plus pouvons-nous illustrer nos propos par deux exemples. Nouvellement émigré à Lewiston de la Beauce en 1921, Arthur A. voulut rentrer au Québec lorsque sa jeune épouse trouva du travail avant lui. Celle-ci entrevoyait d'ailleurs son séjour à la manufacture comme temporaire, comptant sur son mari pour la faire vivre. Elle travailla sporadiquement, par pure nécessité ou, pendant la Deuxième Guerre, pour acheter des appareils électroménagers. Arthur attachait peu d'importance à la scolarisation de ses enfants qui, dès le secondaire, devaient contribuer au revenu familial en lui remettant toute leur paye. Il montra du mécontentement lorsque son fils aîné entra au séminaire à l'âge de treize ans, car celui-ci n'apporterait pas d'argent à la maison. Lorsqu'une de ses filles demanda de payer pension plutôt que de lui donner toute sa paye, il fut très réticent et, un peu plus tard, c'est lui qui empocha sa première augmentation de salaire. Ses filles se marièrent tôt pour quitter le toit paternel.

Le sentiment familial était aussi très fort chez les Verville. Trefflé et son épouse Olivine avaient immigré à Lewiston et y avaient fondé un foyer au milieu de la décennie de 1880 (Banque de données). Contremaître au Maine Central Railroad, Trefflé, qui indique l'âge de 66 ans au recensement de 1920, y a placé trois fils, dont un, qui est encore célibataire, vit avec ses parents et une sœur de dix-huit ans. Phillip et Ludger Verville sont mariés à des Franco-Américaines et habitent respectivement au-dessus et en face de la demeure de leurs parents. Leurs épouses travaillent, l'une comme cordonnière, l'autre comme tisserande, dans des manufactures, bien qu'elles aient des enfants d'âge préscolaire. Ce n'est pas par hasard que la belle-mère de Phillip habite sous son toit. C'est sans doute elle qui garde son petit-fils de deux ans et demi et peut-être même les deux enfants de Ludger. Ainsi, la famille élargie de Phillip permet au jeune couple de travailler à l'extérieur.

Les ménages canadiens, mixtes et franco-américains se distinguent aussi par leur taille, respectivement 4,8, 4,5 et 3,4 membres. Est-ce cette l'émergence d'une nouvelle mentalité qui explique encore ce fait? L'état actuel des connaissances ne nous permet pas de répondre par l'affirmative, mais il est certain que les couples franco-américains de Lewiston ne sont pas les seuls à limiter la taille de leur famille. Il y a presque trente ans, Bouvier étudia les branches canadienne et américaine de la famille Dumont entre 1650 et 1950. Il conclut que, pour chaque génération, la fertilité était plus basse au sud de la frontière, et que les couples franco-américains avaient des enfants à un intervalle plus grand que les ménages canadiens (Bouvier, 1965, pp. 148-156, 1968, pp. 17-26). Au Québec, la même disparité existait entre le monde urbain et le monde rural (Henripin, 1968, pp. 71, 80).

1993 : LA FAMILLE FRANCO CONTEMPORAINE

Lewiston a connu de grands bouleversements depuis cinquante ans. Les grandes manufactures de coton ont fermé leurs portes, provoquant l'émigration. Au lendemain du second

conflit mondial, les soldats démobilisés revinrent dans leur ville natale avec de nouvelles attitudes. Non seulement ont-ils élargi leurs horizons, mais ils profitèrent aussi de la législation fédérale sur les vétérans, qui leur permettait de retourner sur les bancs d'école, d'acheter une maison et de joindre les rangs de la classe moyenne en pleine expansion. Presque tous les jeunes Francos y aspiraient, influencés en cela par la télévision, qui leur faisait miroiter les symboles de la réussite américaine. Au cours des années 1960, les derniers bastions socioculturels s'écroulèrent. L'anglais devint la langue usuelle de la majorité, les clubs sociaux et les sociétés à caractère ethnique subsistèrent difficilement. En 1968, le quotidien *Le Messager* publia sa dernière édition. Pour survivre, les écoles bilingues, en existence depuis près d'un siècle, devinrent anglophones. Les paroisses durent aussi s'angliciser pour garder leurs gens. Et, comme si ce n'était pas assez, de plus en plus de Francos se mariaient à l'extérieur du groupe (Parker, 1983; Frenette, 1988b, pp. 7-8; Weil, 1989, pp. 201-218).

Au plan familial, les ménages élargis et multiples disparurent presque complètement et la centralité des réseaux de parenté décrut. Le taux de naissance continua de chuter et la séparation des couples créa beaucoup de familles monoparentales, pendant que se répandait la cohabitation avant le mariage. Toutefois, les réseaux familiaux d'entraide ont continué de fonctionner et, grâce à l'automobile, ont pu s'étendre dans l'espace (Delage, 1987, pp. 300-304). Cependant, un grand revirement a eu lieu depuis un siècle. Les stratégies visent désormais la promotion et l'épanouissement des individus, en particulier des enfants. On peut même affirmer que le destin de la famille est aujourd'hui largement subordonné à celui de ses membres, plutôt que l'inverse.

La forme d'entraide la plus répandue, telle que révélée par les entrevues et par l'observation participante, semble être le gardiennage gratuit. Dans un contexte où on se méfie des garderies institutionnelles, la garde d'enfants par les grands-parents permet aux couples d'aller au travail avec un minimum de culpabilité. Parfois, la disponibilité des grands-parents est déterminante dans la décision de procréer. L'aide des parents se manifeste aussi de façon financière lors des études, lors de l'achat d'une mison ou lors de la perte d'un emploi, une réalité accablante ces dernières années.

Les entrevues permettent aussi d'aborber le rôle de la famille dans le processus de transmission ethnique. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, ce rôle s'est accru, puisque la famille demeure la seule institution potentielle à cet égard, l'Église, l'école et les sociétés mutuelles ayant presque renoncé à leur fonction de socialisation ethnique. Par exemple, les Poirier, un couple ouvrier approchant la cinquantaine, possèdent une identité franco-américaine très forte, qu'ils transmettent consciemment à leurs enfants. Ceux-ci sont très fiers de leurs origines et parlent français (Poirier, 1993). Par contre, les Fecteau, un autre couple ouvrier, ne s'intéressent pas du tout à leur héritage culturel et ils se considèrent comme des Américains purs. Leur fille ne connaît presque rien de ses origines et ne veut pas en savoir plus long (Fecteau, 1993). Ces cas ne sont pas isolés. Tous les individus interviewés qui ont exprimé une identité ethnique forte ont entendu depuis leur enfance des récits sur le passé ancestral. Comme l'écrit Alba : « Le pivot de l'identité ethnique se niche au sein des familles. L'identité ethnique est, avant tout, une question d'ascendance, d'une définition de soi qui est à la fois transmise dans la famille et créée à partir de l'histoire familiale. C'est dans le cadre de la famille que le jeune enfant vit les premières expériences qui peuvent encourager des sentiments de conscience ethnique. » (C'est nous qui traduisons.)

La tradition orale tient donc une place importante dans la transmission de l'ethnicité, mais elle ne constitue pas le seul moyen de garder vivant l'héritage franco-américain. Bill Côté, un avocat de 38 ans, doit son prénom au désir de garder vivante la mémoire de son grand-père maternel, Willie Lebrun (Côté, 1993). Ernie Gagné et son épouse irlando-américaine ont donné un deuxième nom français à leur fille pour bien indiquer son appartenance ethnique. Dans d'autres cas, ce sont des plats qui sont associés à l'héritage franco, entre autres la tourtière. Lors de son séjour à Lewiston en avril 1993, Beaudreau a participé à un repas de Pâques. L'hôtesse, Joan Paradis, a servi un gâteau en forme d'agneau, qu'elle avait cuit dans un moule légué par sa mère. L'agneau a une signification religieuse, mais il est aussi un symbole

canadien-français en vertu du saint-patron Jean-Baptiste. De grandes fêtes, qui réunissent la parenté et où on parle français, rappellent aux membres d'une famille qu'ils appartiennent à un groupe plus large. À cet égard, plusieurs Franco-Américains associent leur identité ethnique au souvenir de grandes réunions familiales. Enfin, pour des gens bilingues ou quasi unilingues anglophones, c'est au sein de la famille que le français est le plus utilisé. Claire Poirier et son mari répètent souvent une expression héritée de leurs parents : « On est-tu bien aux États », qui leur rappelle leur passé d'immigrants et qui confirme la sagesse de leurs ancêtres de partir du Québec.

Il est important de souligner que la transmission familiale de l'identité ethnique n'est pas automatique. Depuis la Deuxième Guerre, un nombre croissant de couples ont choisi d'oublier leurs origines et ils ont admirablement réussi à créer l'ignorance ethnique chez leurs enfants. Dans d'autres cas, ceux-ci ont refusé d'accepter l'identité qu'on essayait de leur transmettre. Bert et Connie Côté, les parents de Bill, étaient des musiciens bien connus dans la communauté franco-américaine et ils étaient très impliqués dans les affaires paroissiales et ethniques. À l'âge de cinq ou six ans, Bill rejeta son héritage franco-américain et ne le retrouva qu'à l'université Harvard, où il apprit le français « parisien ». Aujourd'hui marié à une Américaine qui a une fille d'un mariage précédent, il enseigne à cette dernière le français et lui fait écouter l'émission radiophonique hebdomadaire qu'anime sa mère Connie (Côté, 1993).

Un Canadien français de la fin du XIX^{e} siècle serait bien surpris s'il pouvait entendre le récit de Bill Côté. Dans le monde où il se mouvait, les choix n'étaient pas individuels mais familiaux. On émigrait du Québec à Lewiston pour assurer le bien-être de la famille, tenant pour acquis que les intérêts de celle-ci se confondaient avec celle de ses membres. Pour joindre les deux bouts et pour prospérer, tous devaient contribuer à l'économie familiale. Les enfants entraient à la manufacture, la mère prenait des pensionnaires et le père peinait dans des emplois de manœuvre. Dans les premières décennies du XX^{e} siècle, les stratégies se modifièrent, sous l'impact de facteurs matériels et idéologiques. Les enfants délaissèrent la manufacture pour l'école et ils furent remplacés en partie par la mère, surtout dans les foyers franco-américains. Les immigrants canadiens-français, eux, continuaient de pratiquer des stratégies fondées sur la primauté de l'unité familiale. Soixante-dix ans plus tard, la famille continue d'être l'unité sociale de base, mais le rapport avec les individus qui la composent s'est inversé : elle est maintenant à leur service. Cela ne l'empêche pas d'être un agent de socialisation puissant. Dans certains cas, elles continue à transmettre l'ethnicité franco-américaine.

Sylvie BEAUDREAU
Département d'histoire
Université Laval
Québec (Québec) G1K 7P4

Yves FRENETTE
Département d'histoire
Collège universitaire Glendon
2275 Bayview Avenue
Toronto (Ontario) M4N 3M6

RÉSUMÉ

Dans cet article, nous examinons l'évolution des stratégies familiales des francophones de la Nouvelle-Angleterre dans la longue durée. En prenant la communauté de Lewiston comme étude de cas, nous nous penchons sur trois périodes : celle de la migration de masse, caractérisée par la primauté de la famille comme unité socio-économique ; celle de l'implantation ethnique, qui voit les stratégies se modifier, sous l'impact de facteurs matériels et idéologiques. Apparaît alors une démarcation entre les stratégies des Canadiens français originaires du Québec et celles des Franco-Américains nés aux États-Unis ; la période d'acculturation rapide, où la relation famille-individu devient inversée, les stratégies visant désormais le bien-être de l'individu. Toutefois, la famille continue d'être l'agent de socialisation de base, une fonction qui inclut parfois la transmission de l'ethnicité franco-américaine.

SUMMARY

In this paper we examine the evolution of family strategies of Francophones in New England over the years. Taking the community of Lewiston as case study, three periods were examined: the period of mass migration, characterized by the primacy of the family as socioeconomic unit; the period of ethnic settlement, during which strategies changed under the impact of material and ideological factors — a demarcation between the strategies of French Canadians from Quebec and those of Franco-Americans born in the United States appears; and the period of rapid acculturation, in which the family-individual relationship is turned around, with strategies directed from this point on toward the welfare of the individual. Nevertheless, the family continues to be the basic agent of socialization, a function which sometimes includes the transmission of Franco-American ethnicity.

RESUMEN

En este artículo examinamos la evolución a largo plazo de las estrategias familiares de los francófonos de Nueva Inglaterra. Utilizando la comunidad de Lewiston para un estudio de casos, nos centramos sobre tres períodos : aquel de la migración de masas, caracterizado por la primacía de la familia como unidad socio-económica ; aquel de la implantación étnica, período que ve modificarse las estrategias, bajo el impacto de factores materiales e ideológicos. Aparece en ese momento una demarcación entre las estratégias utilizadas por los Canadienses franceses originarios de Quebec y aquellas de los Franco-americanos nacidos en Estados Unidos ; el período de aculturación rápida, en el cual la relación familia-individuo se invierte, las estratégias se centran esta vez sobre el bienestar del individuo. Sin embargo, la familia continúa siendo el agente de socialización de base, una función que incluye a veces la transmisión de la etnicidad franco-americana.

BIBLIOGRAPHIE

ALBA, Richard D. (1990), *Ethnic Identity. The Transformation of White America*, New Haven, Yale University Press.

Archives de la Bates Fabrics Company, « Livre de paie », 1879-1880.

Archives nationales du Québec, Centre de la capitale, « Fichier Antonin-Loiselle ».

BAILLARGEON, Denyse (1991), *Ménagères au temps de la crise*, Montréal, Remue-ménage.

BELLEMARRE, Joseph-Elzéar (1911), *Histoire de la Baie-Saint-Antoine dite Baie-du-Febvre 1683-1911*, Montréal, Imprimerie La Patrie.

BLAIN, Jean (1972), « Économie et société en Nouvelle-France. La première moitié du XX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 26, pp. 3-31.

BLAIN, Jean (1974), « Économie et société en Nouvelle-France. L'historiographie des années 1950-1960. Guy Frégault et l'École de Montréal », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 28, pp. 163-186.

BLAIN, Jean (1976), « Économie et société en Nouvelle-France. L'historiographie au tournant des années 1960. La réaction à Guy Frégault et à l'École de Montréal — La voie des sociologues », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 30, pp. 323-362.

BOUCHARD, Gérard (1981), « L'étude des structures familiales préindustrielles. Pour un renversement des perspectives », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. XXVIII, pp. 545-571.

BOUCHARD, Gérard et Régis THIBEAULT (1986), « L'économie agraire et la reproduction sociale dans les campagnes saguenayennes (1852-1971 », *Histoire sociale/Social History*, vol. XVIII, n° 36, pp. 237-257.

BOUCHARD, Gérard (1987a), « Sur la reproduction familiale en milieu rural. Systèmes ouverts et systèmes clos », *Recherches sociographiques*, vol. XXVIII, n^os 2-3 (1987), pp. 229-251.

BOUCHARD, Gérard et Isabelle de Pourbaix (1987b), « Dynamique familiale et transmission foncière au Saguenay (1842-1911) », in François Lebrun et Normand Séguin, *Sociétés villageoises et rapports villes-campagnes au Québec et dans la France de l'Ouest XVII^e-XX^e siècles*, Trois-Rivières, Centre de recherche en études québécoises.

BOUCHARD, Gérard (1991), « L'historiographie du Québec rural et la problématique nord-américaine », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 44, pp. 199-222.

BOUVIER, Léon F. (1965), « A Genealogical Approach to the Study of French-Canadian Fertility 1650-1950 », *Sociological Analysis*, vol. XXVI, n° 3, pp. 148-156.

BOUVIER, Léon F. (1968), « The Spacing of Births among French-Canadian Families. An Historical Approach », *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, vol. 5, n° 1, pp. 17-26.

BRADBURY, Bettina (1993), *Working Families. Age, Gender, and Daily Survival in Industrializing Montreal*, Toronto, McClelland & Stewart.

CÔTÉ, Bill (1993), Entrevue en possession des auteurs.

COURVILLE, Serge (1983), « Espace, territoire et culture en Nouvelle-France. Une vision géographique », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XXXVII, n° 3, pp. 417-429.

COURVILLE, Serge (1989) et Normand SÉGUIN, *Le Monde rural québécois au XIX^e siècle*, Ottawa, La Société historique du Canada.

CUTHBERT BRANDT, Gail (1981), « Weaving it Together. Life Cycle and the Industrial Experience of Female Cotton Workers in Quebec, 1910-1950 », *Labour/Le Travail*, vol. VII, pp. 113-126.

DELÂGE, Denys (1987), « La sociabilité familiale en basse-ville de Québec », *Recherches sociographiques*, vol. XXVIII, n^os 2-3, pp. 295-316.

DÉPATIE, Sylvie (1990), « La transmission du patrimoine dans les terroirs en expansion. Un exemple canadien au XVIII^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XLIV, n° 2, pp. 171-198.

DESJARDINS, Pauline (1980), « La coutume de Paris et la transmission des terres. Le rang de la Beauce à Calixa-Lavallée de 1730 à 1975 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 34, pp. 331-339.
EARLY, Frances H. (1977), « Mobility Potential and the Quality of Life in Working-class Lowell, Massachusetts. The French Canadians ca. 1870 », *Labour/Le travail*, vol. II, pp. 214-228.
EARLY, Frances H. (1982), « The French-Canadian Family Economy and Standard-of-Living in Lowell, Massachusetts, 1870 », *Journal of Family History*, vol. VII, n° 2, pp. 180-199.
FECTEAU, Paul (1993), Entrevue en possession des auteurs.
FORTIN, Andrée (1987), *Histoires de familles et de réseaux. La Sociabilité au Québec d'hier à demain*, Montréal, Éditions Saint-Martin.
FORTIN, Gérald (1971), *La Fin d'un règne*, Montréal, Hurtubise HMH.
Franco-American Heritage Collection, Lewiston-Auburn College (1978), « Entrevue avec Adélard Janelle », quatre cassettes.
FRENCH, Laurence (1976), « The Franco-American Working Class Family », *in* C. H. Mendel et R. W. Habenstein, *Ethnic Families in America. Patterns and Variations*, New York Elsevier.
« Frenchie » (1993), *Sunday Morning Program*, CBC, 7 mars.
FRENETTE, Yves (1986), « Understanding the French Canadians of Lewiston, 1860-1900. An Alternate Framework », *Maine Historical Society Quarterly*, vol. XXV, n° 4, pp. 198-229.
FRENETTE, Yves (1988a), « La genèse d'une communauté canadienne-française en Nouvelle-Angleterre. Lewiston, Maine, 1800-1880 », thèse de doctorat, Université Laval.
FRENETTE, Yves (1988b), « Lewiston's Ethnic Majority. The Francos », *Bates. The Alumni Magazine*, 86th Series, n° 4, pp. 2-9.
FRENETTE, Yves (1989), « La genèse d'une communauté canadienne-française en Nouvelle-Angleterre. Lewiston, Maine, 1800-1880 », *Historical Papers/Communications historiques*, pp. 75-99.
FRENETTE, Yves (À paraître), « Macroscopie et microscopie d'un mouvement migratoire. Les Canadiens français à Lewiston au XIX^e siècle », *in* John A. Dickinson et Yves Landry, *Les Migrations en Belgique et au Québec, XVII^e-XX^e siècles*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval.
GAGNÉ, Ernie (1993), Entrevue en possession des auteurs.
GAGNON, Serge (1978), *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, Les Presses de l'université Laval.
GAGNON, Serge (1985), *Quebec and its Historians. The Twentieth Century*, Montréal, Harvest House.
GARIGUE, Philippe (1970), *La Vie familiale des Canadiens français*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
GÉRIN, Léon (1948), *Le Type économique et social des Canadiens. Milieux agricoles de tradition française*, Montréal, Fides.
GREER, Allan (1985), *Peasant, Lord, and Merchant. Rural Society in Three Quebec Parishes 1740-1840*, Toronto, University of Toronto Press.
HAMON, Édouard (1891), *Les Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre*, Québec, N.S. Hardy.
HAREVEN, Tamara K. (1982), *Family Time & Industrial Time. The Relationship between the Family and Work in a New England Industrial Community*, Cambridge, Cambridge University Press.
HARRIS, Richard (1992), « The End Justified the Means. Boarding and Rooming in a City of Homes, 1890-1951 », *Journal of Social History*, vol. 25, n° 2.
HENRIPIN, Jacques (1968), *Tendances et facteurs de la fécondité au Canada*, Ottawa, Bureau fédéral de la statistique.
HUGHES, Everett C. (1945), *Rencontre de deux mondes. La Crise d'industrialisation du Canada français*, Montréal, Parizeau.
LAMONTAGNE, Maurice et FALARDEAU, J.-C. (1947), « The Life Cycle of French-Canadian Urban Families », *Canadian Journal of Economics and Political Science*, vol. XIII, n° 2, pp. 233-247.
LAMPHERE, Louise (1987), *From Working Daughters to Working Mothers. Immigrant Women in a New England Industrial Community*, Ithaca, Cornell University Press.
LANGELIER, Régis (1982), « French-Canadian Families », *in* M. McGoldrick et al., *Ethnicity and Family Therapy*, New York, Guilford Press, pp. 229-246.
MATHIEU, Jacques (1987), « Mobilité et sédentarité. Stratégies familiales en Nouvelle-France », *Recherches sociographiques*, vol. XXVIII, n^os 2-3, pp. 211-227.
MINER, Horace (1939), St. Denis, A French-Canadian Parish, Chicago, University of Chicago Press.
MINER, Horace (1985), *Saint-Denis, un village québécois*, Montréal, Hurtubise HMH.
O'BREADY, Maurice (1948), *Histoire de Wotton, comté de Wolfe, P.Q.*, s. l.
OUELLET, Fernand (1985), « La modernisation de l'historiographie et l'émergence de l'histoire sociale », *Recherches sociographiques*, vol. XXVI, pp. 11-83.
PARKER, James Hill (1983), *Ethnic Identity. The Case of the French Americans*, Lanham, Maryland, University Press of America.
POIRIER, Claire (1993), Entrevue en possession des auteurs.
RAMIREZ, Bruno (1991), *On the Move. French-Canadian and Italian Migrants in the North Atlantic Economy, 1860-1914*, Toronto, McClelland & Stewart.
Recensement manuscrit de la population du Canada, 1825, 1831.
Recensement manuscrit de la population des États-Unis, 1870, 1880,0* 1920.
RIOUX, Marcel (1961), *Belle-Anse*, Ottawa, Musée national du Canada.
ROBY, Yves (1990), *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre (1776-1930)*, Sillery, Septentrion.

SAINT-HILAIRE, Marc (1988), « Origines et destins des familles pionnières d'une paroisse saguenayenne au XIX^e siècle », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. XXXII, n° 85, pp. 5-26.

SAVARD, Pierre (1974), « Un quart de siècle d'historiographie québécoise », *Recherches sociographiques*, vol. XV, pp. 77-96.

TREMBLAY, Marc-Adélard et FORTIN, Gérald (1964), *Les Comportements économiques de la famille salariée du Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.

WEIL, François (1989), *Les Franco-Américains 1860-1980*, Paris, Belin.

WOOLFSON, Peter A. (1983), « The Franco-Americans of Northern Vermont. Cultural Factors for Consideration by Health and Social Service Providers », *in* Peter A. Woolfson et André J. Sénécal, *The French in Vermont. Some Current Views*, Burlington, Center for Research on Vermont, pp. 1-26.